
Parlons de moi

Dany Laferrière
Romancier

L'ÉVEIL

J'avais à peine huit ans quand j'ai compris le mécanisme du monde. Classes sociales et esthétique. C'était au début des grandes vacances d'été. Je vivais encore avec ma grand-mère et je devais me rendre à Port-au-Prince pour passer les vacances avec ma mère. Naturellement, dans ce cas-là, ma grand-mère avertit Gros Simon, le propriétaire du camion *Manman Marie* de passer me prendre vers cinq heures du matin pour me conduire, avec beaucoup d'autres passagers, à Port-au-Prince. Le voyage coûtait trois gourdes et Gros Simon était un des nombreux neveux de ma grand-mère. Donc, tout était, comme on dit, «sous contrôle». Mais, c'est un voyage assez long (six heures) et quelque peu risqué, à cause surtout du fameux morne Tapion. Ma grand-mère était toujours un peu soucieuse quand je parlais dans ces conditions. Je ne sais comment, elle a appris que maître Yves Auguste devait partir ce jour-là. Comme ma grand-mère connaissait bien Zette Rigaud qui était une amie intime de maître Yves Auguste, j'ai pu avoir une place dans la chevrolet noire de maître Yves Auguste.

Il faut dire qu'à l'époque, il n'y avait que deux voitures à Petit-Goâve: celle des Devieux, la famille la plus riche de la région, et la chevrolet noire de maître Yves Auguste. L'une des choses qui m'a toujours bouleversé en Haïti, c'est que, vu l'état des routes (Haïti est un mot indien qui veut dire terre haute et montagneuse) et les conditions politiques difficiles (on était au début du règne de François Duvalier), on risquait sa vie à chaque coin de rue. Ce long voyage pour un garçonnet de huit ans représentait une aventure extraordinaire. Il était convenu avec maître Yves Auguste qu'on partirait assez tôt le matin, de manière à arriver à Port-au-Prince vers onze heures ou midi au plus tard. Ma grand-mère m'a réveillé vers trois heures

du matin, J'ai dû prendre un interminable bain (il faut éviter toute odeur dans la voiture) dans le bassin d'eau glacée qui se trouve dans la cour, sous le vieux manguier. Elle m'a habillé comme un prince avec cette paire de chaussures vernies qui me serraient un peu aux orteils. J'étais déjà prêt à quatre heures du matin. La chevrolet est arrivée devant notre maison, au 88 de la rue Lamarre, exactement à huit heures. J'ai donc attendu quatre heures sans pouvoir bouger, ni manger, ni boire de façon à être déjà prêt au moment où maître Yves Auguste se pointerait. Naturellement, il était assis à l'avant avec sa femme, une Française. Ma grand-mère m'avait bien dit de ne pas ouvrir la bouche en sa présence, pour éviter simplement de ne pas commettre des fautes de français. Un peu ce que l'abstinence est au Sida. À l'arrière, se trouvait son fils Tony. Il portait une chemise et un pantalon assez froissés, des tennis sales et, j'ai eu le souffle coupé, pas de chaussettes. Imaginez-vous quelqu'un qui part en voyage sans chaussettes. J'ai tout de suite compris que j'étais du côté de ceux qui doivent observer la règle, et que, eux, se contentaient d'édicter cette règle. On nous poussait à tout faire pour devenir des bourgeois en étant richement habillés, en parlant une langue impeccable, en se tenant très bien à table, tout ce que les riches ne font jamais, Alors pourquoi cela? Tout simplement parce que les pauvres ne font qu'imaginer les riches. Les pauvres ne rencontrent jamais les riches. Ils ne savent tout bonnement pas ce qu'est un riche. Quant à moi, à huit ans, j'ai vu un riche et je me suis dit que jamais on ne me reprendra à faire le singe pour les riches. Il me fallait, et je n'arrêtais pas d'y penser depuis, devenir quelqu'un de hors la loi. Un hors-la-loi. Mon rêve ultime.

LES MOTS

À 12 ans, je suis allé faire mes études secondaires, à Port-au-Prince. Au milieu des années 1960. Je connais ce sourire vaguement niais qui flotte sur le visage de ceux qui ont eu 20 ans à l'époque (à Paris, à Berlin, à New York, à Montréal) dès qu'on prononce ces mots magiques. Ah, les années 1960! Mais pour nous, en Haïti, ce furent les pires années de ce siècle. Pendant que l'Occident retrouvait son adolescence perdue – et on connaît l'égoïsme des adolescents – nous affrontions en Haïti la terrible dictature de François Duvalier. Pour comprendre mon désarroi, il faut savoir que Duvalier fut un nationaliste pur crin, membre d'un groupe ultra: les

griots. Le griot est souvent un conteur africain qui, en apprenant par cœur les multiples récits de la vie publique et privée des gens, permet de conserver la mémoire de son peuple. Il va de ville en village pour raconter la geste populaire. Duvalier est un nationaliste et ceux qui sont opposés à Duvalier sont aussi des nationalistes. Vous savez, le nationalisme a à sa disposition un vocabulaire très restreint : peuple, pays, maîtres chez nous, territoire inviolé, bien-être du grand nombre, innocente paysannerie, cruelle bourgeoisie, passé historique fabuleux, avenir radieux. Duvalier et l'opposition puisait à pleines mains dans ce même fond. Pour un jeune adolescent, ce fut troublant. La terrible guerre des bonnets blancs contre les blancs bonnets. Il en est résulté, chez-moi, une terrible méfiance à l'égard des mots. Pendant longtemps, les mots n'ont eu aucune importance pour moi. Et le premier de tous, le mot «révolution». Duvalier avait fait la révolution, disait-il, et ceux qui voulaient renverser Duvalier employaient aussi, je m'en souviens, le mot «révolution». Sartre a écrit un livre, qui est pour beaucoup son meilleur, intitulé *Les mots* (1964). Je me souviens que sa lecture m'avait laissé un goût amer. Je me sentais proche de ce Chinois qui affirmait que «bonnes ou mauvaises, les paroles ne sont que du vent dans la balance». C'est que durant cette sinistre période les mots furent avilis en Haïti. J'ai l'air de dire que Duvalier fut le seul méchant de ce pays et les autres, uniquement des bons. Une telle réflexion est bien loin de mon esprit. Duvalier, aurait dit Borgès, n'est qu'une des nombreuses métaphores de la réalité haïtienne. Cela fait si longtemps que les mots ne veulent plus rien dire dans ce pays.

LES NÈGRES

C'est à Port-au-Prince que j'ai appris que j'étais un nègre. À Petit-Goâve, je me croyais un enfant. Un petit prince, comme disait ma grand-mère. Je me souviens d'avoir été étonné la première fois que j'ai entendu ce mot: nègre. Je l'ai trouvé beau, sonore, mais je ne savais pas ce que cela voulait dire. Qu'est-ce qu'un nègre? C'est un mot colonial que nous continuons à employer après l'indépendance. Le nègre n'existe qu'en présence du Blanc. Aujourd'hui, il désigne, en Haïti, tout simplement un homme. Quand le président américain Franklin Roosevelt est venu en Haïti, les Haïtiens ont dit que «ce Blanc était un bon nègre.» Les Haïtiens n'hésitent pas à employer l'expression «nègre noir» pour faire référence aux esclaves

ou pour désigner de pauvres Noirs qui paraissent bleus sous le soleil impitoyable des Caraïbes. Mais quand les Québécois emploient l'expression «les nègres blancs», le mot nègre ne signifie que colonisé. Le problème c'est que nous n'avons plus de situation visiblement coloniale, mais le vocabulaire n'a pas été renouvelé. Les mêmes mots ont simplement pris d'autres sens. Pour moi, la question a été dès le départ: pourquoi m'identifier à quelque chose qui n'est pas bien défini? L'indigénisme menait une guerre en l'absence de l'ennemi. Pourquoi dire tant de bien du nègre quand nous sommes entre nous et, surtout, quand l'interlocuteur est rentré chez lui depuis bien longtemps? Comme si tout un peuple parlait tout seul. Bien sûr, on me répondra que la guerre coloniale n'était pas terminée même si l'ennemi n'était plus présent; et qu'il fallait mener cette effroyable bataille pour tenter de nous défaire de notre âme de colonisé; et que si c'était la dernière bataille, ce n'était pas pour autant la plus facile. Comment voulez-vous qu'un jeune garçon de 12 ans comprenne un enjeu aussi complexe et crucial, mais aussi abstrait? Ce que je vivais me semblait beaucoup plus simple: j'étais un petit garçon à Petit-Goâve, me voilà devenu un nègre à Port-au-Prince. Mais où est le Blanc?

LE NOUVEAU COLONISATEUR

Cette dernière guerre menée surtout par les écrivains haïtiens, Price-Mars en tête, dès le début des années 1930, n'a été gagnée que durant les années 1970 quand, sous la poussée de la dictature et de la misère conjuguées (l'œuf ou la poule?), les Haïtiens ont entrepris de quitter massivement ce pays, non plus en direction de l'Europe comme auparavant, mais plutôt de l'Amérique du Nord, rompant ainsi avec une vieille tradition coloniale qui veut que le colonisé ne reconnaisse qu'un seul pays sur la carte du monde: la métropole et mettant fin, sans trop grande dépense psychologique, à une bataille qui date du 2 janvier 1804. La France d'aujourd'hui ne peut rien ni économiquement, ni psychologiquement, ni même intellectuellement pour l'Haïti d'aujourd'hui. Et comme Haïti ne peut s'en sortir tout seul, il est arrivé ce moment où le colonisé doit se choisir un nouveau colonisateur au grand marché de la colonisation. Autrefois, on allait plutôt au marché aux esclaves et ce furent les États-Unis d'Amérique (faut dire qu'ils ne restèrent pas les bras croisés non plus.) Ce choix me semble plus économique, plus sûr et

plus lucide. Le billet d'avion de Port-au-Prince à New York coûte beaucoup moins cher que celui pour aller à Paris; sans compter qu'on peut se rendre à Miami en voilier et sans papiers. Ces jours-ci, un colonisateur chez qui on ne peut pas se rendre en moins de trois heures est à éliminer. De plus, il est curieux d'habiter l'Amérique, je parle du continent, et d'avoir l'esprit en Europe. Pour un pays aussi pauvre qu'Haïti, vous accepterez avec moi que l'esprit ne doit pas se trouver trop loin de son ventre. La troisième raison pour refuser la France ne me semble pas trop stupide. Cela se résume ainsi: je ne peux pas habiter l'Amérique et continuer à traîner comme un boulet ce colonisateur qui se trouve en Europe, et qui est, lui-même, une sorte de colonie des États-Unis. Je ne peux pas me permettre pour des raisons émotionnelles d'être le colonisé d'un colonisé. Surtout quand je suis si proche de la source. On remarque aisément que, quand le Français visite une colonie quelconque, il réserve ses flèches les plus empoisonnées pour les États-Unis. Alors que la première chose qu'un visiteur remarque en arrivant à Paris, c'est la présence massive de la gastronomie américaine. Et Dieu seul sait combien la France a dit du mal, dans le temps, du hamburger américain. Si le hamburger a pu écraser l'une des gastronomies les plus sophistiquées et les mieux adaptées à un territoire, alors je n'ose pas aller voir les dégâts dans d'autres domaines où la France pourrait être faible. J'ai l'air de taper sur la France, mais en réalité je parle calmement des nouveaux rapports entre colonisateur et colonisé, même si ce n'est pas forcément à l'avantage du colonisé, qui n'aime pas voir l'ancien maître mordre la poussière. Cela vaut aussi bien pour la Jamaïque et l'Angleterre.

LE MENSONGE

Je me souviens de cette leçon de ma grand-mère qui disait que le mensonge gratuit était un acte de subalterne et, pourtant, je n'ai vu que des gens en train de mentir autour de moi. J'habitais avec un ami à mon arrivée à Montréal. Supposons que je suis en train de dormir. Quelqu'un appelle au téléphone et demande à me parler. Il répond que je prends ma douche, ou vice versa. Et cela sans cesse. Et quant tout un peuple agit de la même manière, je crois que nous avons un problème. Naturellement, nous appelons ça: code, langage, culture. J'appelle ça: mensonge. Et c'est pourquoi nous avons si peu de grands écrivains. Ce mensonge-là, cet acte subalterne

comme dirait ma grand-mère, est à l'opposé du mensonge littéraire. Les faits sont peut-être faux dans un roman, mais l'intégrité est réelle, et ce n'est pas forcément un point de vue moral.

PAYSANNERIE/BOURGEOISIE

Quand j'ai commencé à lire des romans ou même des essais haïtiens, j'ai remarqué cette chose curieuse: on parle toujours de l'Autre. Si c'est un écrivain d'origine bourgeoise – Roumain par exemple – il nous fera à coup sûr un portrait de la paysannerie. Et le discours ne change jamais. La paysannerie est innocente, même si nous admettons qu'elle est traversée par de violents courants contrastants: la noblesse de Manuel face à la jalousie mesquine de Gervilien dans *Gouverneurs de la rosée* (1946) de Roumain. Les sentiments, positifs ou négatifs, sont élémentaires; les couleurs, primaires; le destin, prévisible; le soleil, implacable. Tout est fortement éclairé comme dans la peinture primitive. Tandis que le discours sur la bourgeoisie se fait dans la pénombre. C'est un monde cruel et surtout pervers. Ce qui m'a semblé curieux c'est que la plupart des écrivains qui font cette description ténébreuse de la bourgeoisie (ou décapante, c'est selon les sentiments du lecteur) viennent de cette classe sociale (Hibbert, 1974-1975). Il m'a semblé aussi étonnant qu'il n'y ait pas une famille en Haïti qui soit à la fois bourgeoise et honnête. Bien sûr, vu d'un point de vue marxiste, c'est peut-être différent, mais je parle de romanciers. Mais c'est qu'ils ne regardent les gens qu'à travers le prisme de la couleur, de la race ou de la classe sociale. Dans ces conditions, nous pouvons omettre certaines nuances qui peuvent paraître banales pour un idéologue, mais éclairante pour un artiste. Bien sûr, tout ne se passe pas ainsi, mais je parle des sentiments mélangés d'un tout jeune garçon qui en était à chercher à comprendre son pays dans la vie comme dans les livres, mais surtout dans les livres.

PARLONS DE MOI

Je sais ce qu'un tel titre peut avoir de scandaleux dans un monde où l'on place si haut la modestie, cette forme vertueuse de l'hypocrisie, mais cela fait si longtemps que j'ai décidé de ne parler

qu'en mon nom. C'est moi qui parle et je tiens à préciser que dans ce cas, moi veut vraiment dire moi. Non un autre. Cela s'est passé assez simplement. Un jour, j'ai eu une sorte d'illumination. J'ai compris que la seule sortie possible pour moi était de me prendre comme sujet. Le cœur humain est un folklore universel. C'était la seule façon d'échapper à cette chose qui devenait de plus en plus compliquée: être un Haïtien. Bien sûr, en écrivant, j'ai senti que cela se passait autrement et que beaucoup de gens se trouvaient impliqués dans cette histoire que je croyais totalement mienne, des gens que j'ai connus quand j'avais huit ans et que je vivais avec ma grand-mère à Petit-Goâve. C'est que ma vie ne se réduit pas uniquement à moi-même. Mais je n'ai pas oublié pour autant la première leçon, durement apprise: n'en faire qu'à ma tête.



Bibliographie

- Hibbert, Fernand (1974-1975), *Scènes de la vie haïtienne*, Port-au-Prince, Fardin, 2 vol.
- Roumain, Jacques (1946), *Gouverneurs de la rosée*, Paris, Éditeurs français réunis.
- Sartre, Jean-Paul (1964), *Les mots*, Paris, Gallimard.